

SAINT WOLFGANG DE WELTEMBOURG, ÉVÊQUE DE RATISBONNE

994

Fêté le 31 octobre

Saint Wolfgang, selon Radéus dans sa Bavière sainte, était issu de l'une des plus nobles et des plus anciennes familles de la Souabe. Son père, dont l'histoire ne dit point le nom, était comte de Psullingen, et sa mère, nommée Gertude de Véringan, était d'une qualité proportionnée à celle de son mari. Il naquit au château de Weltembourg, dans le pays des Grisons, à la suite d'une vision qu'eut cette pieuse dame qu'elle devait enfanter une étoile d'une splendeur admirable. Dès l'âge de sept ans, il donna tant de marques de la beauté de son esprit et de ses inclinations vers la vertu, qu'il fut aisé de juger dès lors qu'il serait, avec le temps, la lumière et l'exemple des fidèles.

Lorsqu'il eut appris les éléments des sciences sous la conduite d'un ecclésiastique, ses parents l'envoyèrent au monastère d'Augie (Reichenau), pour y achever ses études. C'était le plus considérable de toute l'Allemagne et comme une pépinière d'où on tirait de grands personnages pour les élever à l'épiscopat. De là il alla à Wurtzbourg à la persuasion de Henri, frère de Poppon, évêque de la même ville, afin d'y apprendre les saintes lettres sous la discipline d'un savant homme, nommé Etienne, que ce prélat avait fait venir d'Italie pour les enseigner dans son diocèse. Il fit en peu de temps de si grands progrès dans cette science, que souvent ses explications étaient préférées à celles de son maître; celui-ci en eut tant de jalousie qu'il devint son calomniateur et le persécuteur de sa piété. Wolfgang voyant que l'envie était encore plus violente parmi ceux qui font profession de sagesse que parmi les personnes du commun, résolut d'abandonner le monde et d'entrer dans un cloître pour y mener une vie plus tranquille. Mais Henri, avec lequel il avait contracté une étroite amitié et qui avait été élu évêque de Trèves, rompit ce dessein et l'obligea de le suivre, afin de l'aider au gouvernement de son Eglise. Le Saint y consentit, à condition néanmoins qu'il ne lui donnerait point de bénéfice ni d'autre charge que celle d'instruire gratuitement la jeunesse.

Il s'acquitta dignement de cet emploi, enseignant une bonne doctrine à ses écoliers, formant leurs mœurs à la dévotion, leur inspirant l'horreur du vice et l'amour de la vertu et même assistant de ses aumônes ceux qu'il voyait dans la nécessité; il s'acquit l'estime et l'affection de tout le monde. Henri, jugeant par ces heureux commencements des fruits que ferait cet admirable maître s'il était élevé aux dignités ecclésiastiques, le pressa si fort, qu'il l'obligea enfin, malgré toutes ses répugnances, d'accepter un doyenné pour y rétablir la discipline dont les clercs qui le desservaient s'étaient entièrement relâchés. Il fit tant par ses exhortations, ses bons exemples et ses soins infatigables que, s'étant rendu la terreur des opiniâtres, l'amour des bons et l'admiration de tous, il les réduisit à mener une vie canonique, à demeurer en communauté et à pratiquer tous les exercices des religieux. Cependant, comme il se sentait toujours attiré à la vie monastique, après la mort de l'évêque de Trèves, il se démit de cette dignité pour entrer dans un monastère. Saint Bruno, archevêque de Cologne, tâcha encore de l'en détourner, afin de l'employer dans son diocèse. Ses parents firent aussi ce qu'ils purent pour le retenir auprès d'eux; mais sa persévérance l'emporta sur toutes ces sollicitations. Aussi, renonçant aux honneurs et aux grands biens de sa famille dont il était l'unique héritier, il se retira à l'abbaye de Saint-Meinrad, dans la Suisse, où il reçut l'habit religieux des mains de Grégoire qui en était abbé. C'était un Anglais d'une naissance illustre, qui avait abandonné son pays, ses parents et la femme à laquelle il était promis en mariage, pour se consacrer au service de notre Seigneur Jésus Christ, dans l'Ordre de Saint-Benoît, où il s'était rendu célèbre par l'exemple de ses vertus. Wolfgang profita tellement sous la conduite d'un si saint homme que, par l'observance de sa Règle, il devint bientôt, lui-même un modèle de religion; les religieux des monastères voisins venaient le consulter et recevoir de lui des instructions pour la vie spirituelle. Saint Udalric, évêque d'Augsbourg, qui visitait souvent par dévotion celui de Saint-Meinrad, ayant été informé du mérite et de la piété de ce nouveau profès, conçut pour lui une singulière affection et lui conféra le sacerdoce, nonobstant toutes les oppositions que son humilité lui fit apporter pour n'être pas honoré de ce divin caractère. Cette dignité lui fut un pressant motif de travailler non seulement à sa propre perfection avec plus de ferveur que jamais, mais aussi au salut des âmes. En effet, ne croyant pas remplir suffisamment les devoirs de son ministère en offrant tous les jours l'hostie immaculée à la sainte liturgie, si lui-même ne s'immolait comme une victime pour le bien des peuples par les fonctions apostoliques, il demanda à son abbé la permission d'aller annoncer l'Evangile dans les pays d'où il savait que l'idolâtrie n'était pas encore entièrement exterminée. Il partit donc avec les compagnons qu'il put obtenir pour être ses coopérateurs dans cette grande entreprise et parcourut toute la Bohême et les deux Pannonies, où il convertit cinq mille Hongrois à la religion chrétienne. Pèlerin, évêque dans la Bavière, chez lequel il demeura quelque temps, admirant ces progrès et reconnaissant en lui les merveilleux talents dont la grâce l'avait favorisé, fit tant auprès de l'empereur Othon II qu'il fut proposé et ensuite unanimement élu évêque de Ratisbonne.

Il fit beaucoup de résistance à son élection; mais son abbé, sans la permission duquel il n'y voulut jamais acquiescer, l'ayant approuvé, il crut être obligé d'y consentir. Après son sacre, dont Frédéric, archevêque de Salzbourg,

fit la cérémonie, il entreprit la réforme de son clergé et des religieuses chanoinesses de son diocèse, qui, sur l'appui de leurs privilèges, avaient presque banni de chez elles l'esprit de leur vocation, et il fit tant par ses ferventes exhortations, ses travaux infatigables et même par des miracles, qu'il vint heureusement à bout de ces deux ouvrages; il retrancha encore plusieurs abus qui se commettaient chez les prêtres de la campagne. Il aima mieux céder généreusement une partie de son revenu pour ériger un évêché dans la Bohême, qui dépendait alors de celui de Ratisbonne et dont les peuples étaient nouvellement convertis à la foi, que de souffrir qu'on leur mît des impôts pour la subsistance du nouvel évêque. Il fonda un monastère de religieuses qui servit d'exemple à celles qui voulurent se réformer. Il rétablit dans son ancienne splendeur le monastère de Saint-Emmeran. C'est une abbaye que les évêques de Ratisbonne, ses prédécesseurs, avaient obtenue des empereurs et dont ils avaient uni les plus beaux revenus à leur évêché, sans se mettre en peine de l'observance régulière ni de la subsistance des religieux. Ils ne voulaient pas même qu'il y eût d'abbé, de peur qu'il ne fit voir leur usurpation et qu'il ne rentrât dans les biens qu'ils s'étaient appropriés. Notre saint prélat ne put souffrir cette injustice; il fit venir Romuald de l'abbaye de Saint-Maxime de Trêves, qui avait été chapelain de l'archevêque Henri dont nous avons parlé, et que le zèle pour la discipline monastique faisait distinguer dans son Ordre. Il l'institua abbé du monastère de Saint-Emmeran et lui rendit toutes les terres qui appartenaient à cette abbaye.

Les soins qu'il prenait des personnes consacrées à Dieu et au culte de ses autels ne lui dérobaient pas un seul des moments qu'il devait donner à l'instruction de son peuple. Il parcourait sans cesse tous les lieux de son diocèse, afin de distribuer à tous le pain de la doctrine évangélique. Il prêchait d'une manière si touchante que ses paroles pénétraient jusqu'au fond des consciences. Ses discours étaient populaires et proportionnés à la capacité des esprits les plus médiocres de ses auditeurs. Il proposait les vérités avec une extrême douceur, sans néanmoins rien diminuer de leur force, ni les pousser à une trop grande rigueur. En un mot, le saint Esprit lui avait donné une grâce de parler d'une manière si convaincante que l'historien de sa vie dit qu'il était impossible de l'entendre avec attention, sans être pénétré de ses raisons, et que rarement ou, pour mieux dire, jamais on ne sortait de ses pieuses exhortations sans répandre des larmes. S'il était puissant en paroles, il ne l'était pas moins en bonnes œuvres. Pour être évêque, il ne cessait point de vivre en religieux. Il ne quitta jamais l'habit de son Ordre, usa toujours des mêmes viandes et pratiqua fidèlement tous les exercices et toutes les austérités du cloître. Vers minuit, il allait à l'église où il demeurait longtemps en prières, jusqu'à ce que, étant accablé de sommeil, il prenait un peu de repos, non pas sur un lit moelleux, mais tout habillé et de la même manière qu'il avait coutume de faire dans son monastère. Le matin, il célébrait les divins mystères avec une dévotion si tendre qu'on jugeait bien, par ses pleurs et par ses soupirs, qu'il s'immolait alors à la suprême majesté de Dieu. Il observait exactement le silence régulier, aimant mieux employer son temps à la lecture des saints livres qu'à des conversations humaines, qui souvent se passent en discours inutiles. Néanmoins, lorsque la nécessité l'obligeait de parler, il était très agréable dans son entretien et traitait les affaires avec une pénétration et une prudence incomparables. Sa table était une école d'abstinence, d'où la délicatesse des mets était bannie. Pendant ses repas, il faisait lire la sainte Ecriture ou quelque traité des Pères, ou quelque autre ouvrage de piété. Il ne mangeait jamais qu'il n'eût quelques pauvres avec lui et choisissait toujours les plus malheureux de ceux qui se trouvaient à la porte de son palais. Il les appelait ses maîtres et ses frères, et voulait qu'ils fussent servis comme tels. Il faisait distribuer aux autres ce qui était resté de sa table. Il envoyait chercher ceux qui ne paraissaient pas, afin qu'ils eussent aussi part à ses aumônes. Pendant une grande famine qui affligea une partie de l'Allemagne, il fit provision de quantité de blé qu'il distribua ensuite à ceux qui avaient recours à sa charité.

Comme il n'avait accepté son évêché qu'avec une extrême répugnance, il résolut de le quitter pour mener une vie cachée. En effet, il se retira secrètement dans les Alpes Noriques, s'y bâtit un petit ermitage et y goûta à loisir les délices de la solitude. On ne peut exprimer l'affliction de son troupeau, quand il se vit privé d'un si saint pasteur. On le chercha de tous côtés pour le rappeler à son diocèse; enfin, au bout de cinq ans, Dieu permit qu'il fût découvert par des chasseurs. Il était si exténué par ses jeûnes et par ses austérités, qu'on ne pouvait presque plus le reconnaître. Il eut beaucoup de peine à se résoudre de retourner à son diocèse mais il ne put refuser cette grâce aux prières, aux larmes et aux gémissements de ses ouailles. L'empereur, ayant appris son retour, l'appela auprès de sa personne, pour se servir de ses conseils dans les affaires de la religion et de la discipline ecclésiastique aussi bien que dans le gouvernement de ses Etats. Ces honneurs lui étaient insupportables; c'est pourquoi, après avoir été peu de temps à la cour, il fit tant qu'il obtint la permission de se rendre à son église, où il donna de nouvelles marques de son zèle pour le salut de son peuple et de sa charité pour le soulager dans ses misères.

Parmi les grâces gratuites dont Dieu l'honora, on remarque particulièrement celle de faire des miracles et l'esprit de prophétie. Il guérit une infinité de malades par l'imposition de ses mains ou avec un morceau de pain béni qu'il leur donnait; il délivra plusieurs démoniaques, ou par la vertu de son commandement, ou par la force de ses prières. Il ressuscita des morts, guérit des insensés et opéra tant de merveilles que l'auteur de sa vie avoue qu'il se rendrait ennuyeux par leur multitude, s'il voulait les rapporter toutes. La plus célèbre prédiction qu'il ait faite, c'est celle qui regarde les enfants de Henri, duc de Bavière, qui les envoyait souvent, tant pour recevoir sa bénédiction, que pour

profiter des saintes instructions qu'il leur faisait; car il appelait ordinairement le prince Henri, roi, le prince Bruno, évêque, la princesse Giselle, reine, et la princesse Brigitte, abbesse. L'événement justifia cette prophétie Henri fut depuis empereur, second de ce nom c'est celui dont nous avons donné la vie au 15 juillet; Bruno fut évêque d'Augsbourg; Giselle fut mariée au roi de Hongrie, et Brigitte fut abbesse d'un monastère à Ratisbonne.

Les affaires de son diocèse l'ayant obligé de passer dans la Basse-Autriche, il tomba malade en chemin, à Popping. Prévoyant que son heure était proche, il institua les pauvres héritiers de tous ses biens et se fit porter à l'église de Saint-Othmar, dans laquelle il avait eu révélation qu'il devait mourir. La, étant devant l'autel, il se confessa, reçut notre Seigneur et l'Onction des malades, et, se prépara à la mort par tous les actes qui détachent une âme de la terre pour la réunir à son principe. Ses serviteurs voulurent fermer les portes, afin qu'il fût plus en repos, mais il leur commanda de les laisser ouvertes, pour donner la liberté à tout le monde d'entrer. Enfin, après avoir exhorté les assistants à mener une vie vraiment chrétienne, il ferma les yeux et entra dans une espèce de doux sommeil, durant lequel il expira en paix, le dernier jour d'octobre, l'an 994. Il avait prédit, un peu avant sa mort, que Hartwic, archevêque de Salzbourg, et Arabon, intendant de la province, devaient bientôt venir. En effet, le jour même de son décès, ils arrivèrent et prirent le soin de ses funérailles. Son corps fut porté à Ratisbonne et enterré, selon sa dernière volonté, dans le monastère de Saint-Emmeran, où il est demeuré dans un caveau jusqu'en 1644; il en fut alors tiré et mis dans une châsse par un autre Wolfgang, aussi évêque de Ratisbonne. Le pape saint Léon IX, étant allé en Allemagne pour faire la paix entre l'empereur Henri III et le roi de Hongrie, fit le décret de sa canonisation, à cause des grands miracles qui se faisaient à son tombeau.

Dans : Les Petits Bollandistes : *Vies des saints*, tome 13